



10. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient

Jean-Marie André

jeanmarieandre.com

Un voyage en Orient était à cette date une grande chose : là où Chateaubriand ira bientôt en cavalier et en gentilhomme, Byron en grand seigneur, Lamartine en émir et en prince...

Sainte-Beuve

La lune venait de se coucher, il faisait beaucoup d'étoiles. Nous avons passé près d'un navire dont la cabine était éclairée, on a lâché l'ancre, nous étions arrivés et j'ai été me coucher. Il était 3 heures 5 minutes du matin à ma montre...

Trois heures plus tard Flaubert, ses amis et ses compagnons de traversée, embarqueront pour le lazaret de quarantaine. « Nous avons avec nous, deux ou trois marchands chrétiens de Syrie établis à Alexandrie dont l'un possédait une petite négresse de 10 à 12 ans. Quand nous sommes arrivés sur le vapeur, nous l'avions vue blottie dans un coin et qui pleurait à chaudes larmes. Elle avait l'air si misérable et si triste que les marins s'étaient apitoyés. Joseph, qui connaissait son propriétaire a dit : « Il est de si grandes canailles, ces chrétiens de la Syrie ! Bien pis que des Turcs. Il est de mauvaises gens tout à fait ; durs, savez-vous bien ? Brutaux comme des mulets. » Hier nous l'avons vue comme ses maîtres lui faisaient prendre un bain de mer. Son pauvre petit corps noir était là tout nu sur la plage, les pieds dans l'eau, en plein soleil, avec sa tête noire frisée et un grand anneau d'argent passé à son cou. Ils l'ont savonnée avec du sable, et d'une si rude façon que la peau lui saignait. Après quoi on l'a entrée dans l'eau et rincée comme un caniche. Alors, j'ai pensé aux jeunes personnes d'Europe qui sortent dans la rue avec leurs mères, ont des maîtres, jouent du piano, lisent des romans, les pieds dans des pantoufles dorées. »

Le lazaret est un des plus beaux pavillons de campagne que je connaisse...

« Le lazaret est un des plus beaux *pavillons* de campagne que je connaisse. Ceux de Bois-Guillaume même n'en donneraient qu'une faible idée. Ô nature ! Nature ! Quelle canaille que cette vieille nature ! Comme c'est calme ! Quelle sérénité à côté de toutes nos agitations ! La mer était si transparente et si bleue que nous voyions les poissons passer et les herbes au fond. En face de nous Beyrouth, avec ses maisons blanches, bâtie à mi-côte et descendant jusqu'au bord des flots, au milieu de la verdure des mûriers et des pins parasols. Puis à gauche, le Liban, c'est-à-dire une chaîne de montagnes portant des villages dans les rides de ses vallons, couronnée de nuages et avec de la neige à son sommet. »

Flaubert regrette que sa mère ne puisse jouir de tels spectacles, car le Liban « mouvementé, varié et plein de choses imprévues avec sa verdure » est totalement différent de l'Égypte qui est belle par « le caractère monumental, régulier, impitoyable de sa nature, sœur jumelle de son architecture. »

Et puis la quarantaine a fini par prendre fin. « Je ne vois jusqu'à présent ni peste ni choléra. La quarantaine que les deux derniers paquebots ont faite à Alexandrie avait pour cause la peur d'Abbas-Pacha qui a appris qu'à Malte il y avait deux cas de choléra. Quant à celle de Beyrouth, elle a lieu en permanence pour tous les bateaux qui viennent d'Égypte, pays qui *doit* avoir la peste. C'est comme à Odessa pour ceux qui viennent de Constantinople. La nôtre ne nous a pas ennuyés. Nous avons une trop belle vue pour cela ! »

Nous avons été reçus à Beyrouth comme encore nous ne l'avions été nulle part...

De plus « nous avons été reçus à Beyrouth comme encore nous ne l'avions été nulle part. Nous ne sortions pas des dîners et des déjeuners. Il y a ici une petite colonie de Français : le consul et sa famille,



le directeur des postes, le médecin français sanitaire ». Camille Rogier, à la fois directeur des postes, peintre orientalisant et [ami de Théophile Gautier et de Gérard de Nerval], a échoué là. Tous gens simples et charmants. On va dîner chez eux en veste et sans cravate [...] Nous vivrons ensemble à pot et à rot, c'est le cas de le dire car nous n'avons mangé que chez Rougier. Car Il a un cuisinier parfait, lequel le vole, il le sait, mais il le garde néanmoins par respect pour tous les plats remarquables que ce drôle lui confectionne. » Flaubert signale à sa mère que l'épouse du docteur Suquet, le médecin sanitaire, connaissait bien le père Maurice et a eu sur lui des opinions qui lui ont fait plaisir. Juge si nous en avons causé.»

« Nous étions vraiment dans une bonne et charmante société au lieu des braves gens ou des canailles plus ou moins embêtantes de l'Égypte [...]. Nous faisons de grandes promenades dans les environs et des pique-niques sur l'herbe, servis par des grooms autrement costumés qu'avec des peaux. A Beyrouth « on y voit de la neige, on vit dans des maisons de campagne à vue magnifique, en face de la mer et des montagnes. La verdure qui pousse le long des murs entre jusque dans les appartements. » « Quelles bottes que mes bottes ! »

Les écrits adressés par Flaubert à sa mère se veulent toujours rassurants. En revanche, Louis Bouilhet est tenu au courant des situations les plus gaillardes ! « Camille Rougier est un peintre de Paris qui vit là en orientalisant... Il a une jolie maison, un joli cuisinier et un vit énorme auprès duquel le tien est une broquette ! Quand il était à Constantinople, la réputation s'en était répandue et les Turcs venaient exprès, le matin, pour le voir. Il nous a donné une matinée de *tendrons*. J'ai foutu quatre femmes et tiré quatre coups dont trois avant le déjeuner et le quatrième après le dessert. J'ai même proposé à la maquerelle de l'y faire passer, à la fin. Mais comme je l'avais refusée au commencement, à son tour elle n'a pas voulu [...]. Le jeune Du Camp n'a tiré qu'un coup. Son vit lui faisait mal d'un reste de chancre gobé à Alexandrie avec une Valaque. J'ai du reste révolté les femmes turques par mon cynisme en me lavant la pine devant la société. Ce qui n'empêche pas qu'elles me reçoivent très bien le postillon, ce qui dans les pays où l'on ne voyage qu'à cheval n'a rien d'étonnant. Ce qui vous prouve, mon cher monsieur, que partout les femmes sont les femmes ; on a beau dire, l'éducation ni la religion n'y font rien, ça couvre seulement, un peu, ça cache, ça cache voilà tout. Les gaillardes buvaient de l'alcool avec vivacité. Je m'en rappelle une, à cheveux crépus, qui avait une branche de jasmin dans les cheveux, et qui m'a semblé sentir bien bon, de ces odeurs qui portent au cœur, au moment où j'éjaculai en elle. Ces dames étaient des femmes de la Société, comme on dirait chez nous, et qui, par l'entremise de la bonne maquerelle faisaient des passes pour leur plaisir et aussi pour un peu d'argent. »

« Pour partir de Beyrouth, il a fallu presque nous en arracher.» Du reste, l'explication de toutes ces amabilités se trouve dans un mot de Rogier qui nous disait : « Si vous croyez que c'est pour vous que nous vous engageons à rester, pas du tout, c'est pour nous, vous êtes bon enfant, vous. » Flaubert ajoute que « ces exilés sont tout heureux de trouver des gens à qui parler, de leur monde, de leurs études. Nous leur apportions Paris et quelque chose de tout ce qu'ils y ont laissé. »

Dans 10 jours nous serons à Jérusalem...

« Dans 10 jours nous serons à Jérusalem, où nous allons par Tyr, Saint Jean d'Acre, Jaffa. De Jérusalem, Jéricho, le Jourdain et la mer Morte. De la mer Morte à Tabarié, lac de Tibériade. De Tabarié, nous filons sur Damas, Homs, Alep d'où nous revenons par le Liban pour embarquer à Beyrouth pour Chypre. Le voyage de Syrie va durer de deux à trois mois. Je n'aurai de lettres de toi qu'à Jérusalem, à Damas et à Beyrouth. Ne t'attends donc, au plus, à plus d'une lettre par mois. »

Le 9 août 1850, Flaubert écrit à sa mère que leur « voyage de Beyrouth à Jérusalem a duré 9 jours. Nous partions à 4 heures du matin, nous faisons une halte au milieu de la journée et nous nous arrêtons au coucher du soleil. Telle va être notre vie pendant toute la Syrie. Nous couchons dans des caravansérails ou à la belle étoile sous des arbres. Alors notre lanterne dans les branches éclaire le feuillage, nos bagages rassemblés en cercle, et la croupe de nos chevaux rangés autour de nous, attachés à leurs piquets. Nous avons 4 mulets dont, pendant tout le jour, dans la marche nous entendons sonner les grelots, din, din, tout le temps. Il ya aussi un âne pour le chef des muletiers, grand bonhomme maigre qui porte un parapluie pour se garantir du soleil, et un cheval, sur lequel on met le manger des bêtes ; enfin, nos 4 chevaux pour nous. En tout dix bêtes et 8 hommes (car il ya 4 muletiers qui vont à pied) : c'est bien là l'Orient, et le vrai voyage. Je jouis de tout ; j'en savoure le ciel, les pierres, la mer, les ruines. Nous passons des journées sans desserrer les dents et absorbés côte à côte dans nos songeries particulières. Puis de temps à autre, la bonde éclate. »



J'ai vu Tyr, Sidon, le Carmel, Saint Jean d'Acre, Jaffa, Ramleh. Donc pendant 9 jours nous avons marché au bord de la mer. Quelquefois nous traversions des *bois* entiers de lauriers roses qui poussent jusqu'au bord des flots. Il y a de temps à autre des ponts bossus jetés sur des ravins desséchés, qui font mon bonheur surtout quand une bande de voyageurs, chameaux et bédouins arrivent à passer dessous, ça fait un grand tableau de verdure dans un cadre de pierre. Oui, la Syrie est un beau pays ! aussi varié et aussi fougueux de contrastes et de couleurs que l'Égypte est calme, monotone, régulièrement impitoyable pour l'œil. « La Syrie, comme dit Joseph, est quelque chose de particulier ». Sais-tu aussi ce qu'est une xiterne, un bisarce ? une citerne et un bivouac ! Voilà des échantillons de langage de Joseph que Sasseti a pris en pitié depuis qu'il a vu dans son ménage. Il trouve que sa femme est une harpie, tant elle est féroce pour le dépouiller. »

Eh bien ! quand j'ai aperçu Jérusalem, ça m'a fait quand même un drôle d'effet...

« J'ai arrêté mon cheval que j'avais lancé au devant des autres et j'ai regardé la ville sainte, tout étonné de la voir. » Ce furent les premiers mots de sa lettre du 20 août 1850 à Louis Bouilhet. « Ça m'a semblé très propre et les murailles en bien meilleur état que je ne m'y attendais. Puis j'ai pensé au Christ que j'ai vu monter sur le mont des Oliviers. Il avait une robe bleue, et la sueur perlait sur ses tempes. J'ai pensé aussi à son entrée dans Jérusalem avec de grands cris, des palmes vertes, etc. À ma droite, derrière la ville sainte, au fond les montagnes blanches d'Hébron se déchiquetaient dans une transparence vaporeuse. Le ciel était pâle, il y avait quelques nuages. Quoiqu'il fit chaud, la lumière était arrangée de telle sorte qu'elle me semblait comme celle d'un jour d'hiver, tant c'était cru. [...] Nous sommes entrés par la porte de Jaffa et nous avons dîné à 6 heures du soir. » Mais...

« Jérusalem est un charnier entouré de murailles. Tout y est pourri, les chiens morts dans les rues, les religions dans les églises. Il y a quantité de merde et de ruines. Le Juif polonais avec son bonnet de peau de renard glisse en silence le long des murs délabrés, à l'ombre desquels le soldat turc engourdi roule, tout en fumant, son chapelet musulman. Les Arméniens maudissent les Grecs, lesquels détestent les Latins, qui excommunient les Coptes. Tout cela est encore plus triste que grotesque. »

« La première chose que nous avons remarquée dans les rues, c'est la boucherie. Au milieu des maisons se trouve par hasard une place, sur cette place un trou, et dans ce trou, du sang, des boyaux, de l'urine, un arsenal de tons chauds à l'usage des coloristes. Tout à l'entour ça pue à crever ; près de là deux bâtons croisés d'où pend un croc. Voilà l'endroit où l'on tue les animaux et où l'on débite la viande. [...] Ensuite nous avons été à la maison de Ponce Pilate convertie en caserne. De là, on voit la place du Temple où est maintenant la belle mosquée d'Omar. Le Saint sépulcre est l'agglomération de toutes les malédictions possibles. Dans un si petit espace, il y a une église arménienne, une grecque, une latine, une copte. Tout cela s'injuriant, se maudissant du fond de l'âme, et empiétant sur le voisin à propos de chandeliers, de tapis, de tableaux et quels tableaux ! C'est le pacha turc qui a les clefs du Saint-Sépulcre. Quand on veut le visiter, il faut aller chercher les clefs chez lui [...]. Si le Saint-Sépulcre était livré aux chrétiens, ils s'y massacreraient infailliblement. *Tanta religio !* etc. comme dit le gentil Lucrèce. »

Comme art, il n'y a rien que de l'archi-pitoyable dans toutes les églises et couvents d'ici. Ça rivalise avec la Bretagne, sauf quelques dorures, des œufs d'autruche enfilés en chapelet et des flambeaux d'argent chez les Grecs, lesquels, ont au moins l'avantage d'avoir du luxe. [...] Les représentations des martyrs sont à faire prendre en amour les bourreaux, s'ils ne valaient les victimes. Et puis on est assailli de saintetés. J'en suis repu. Les chapelets, particulièrement, me sortent par les yeux. Nous en avons achetés 7 à 8 douzaines. Et puis, et surtout, tout cela ment, tout cela ment. Après ma première visite au Saint-Sépulcre, je suis revenu à l'hôtel lassé, ennuyé dans la moelle des os. J'ai pris un saint Matthieu et j'ai lu avec un épanouissement de cœur virginal, *le discours sur la montagne*. Ça a calmé toutes les froides aigreurs qui m'étaient survenues là-bas. »

On a fait ce qu'on a pu pour rendre les saints lieux ridicules...

« On a fait ce qu'on a pu pour rendre les saints lieux ridicules. C'est putain en diable : l'hypocrisie, la cupidité, la falsification, et l'impudence, oui de sainteté, va te faire foutre. J'en veux à ces drôles de n'avoir pas été ému. Et je ne demandais pas mieux que de l'être, tu me connais ».



À sa seconde visite au Saint Sépulcre, Flaubert était dans le Sépulcre même et la petite chapelle toute éclairée de lampes tassées les unes près des autres, et pleine de fleurs fichées dans des pots de porcelaine. « Les murs sont de marbre, en face de vous, un Christ taillé en bas-relief, grandeur naturelle et épouvantable avec ses côtes peintes en rouge. Je regardais la pierre sainte. Le prêtre avait ouvert une armoire, a pris une rose, me l'a donnée, m'a versé sur les mains de l'eau de fleur d'oranger, puis me l'a reprise, l'a posée sur la pierre du Sépulcre et s'est mis à dire une prière pour bénir la fleur. Je ne sais alors quelle amertume tendre m'est venue. J'ai pensé aux âmes dévotes qu'un pareil cadeau et dans un tel lieu eût délectées et combien c'était perdu pour moi. Je n'ai pas pleuré sur ma sécheresse ni rien regretté, mais j'ai éprouvé ce sentiment étrange que deux hommes *comme nous* éprouvent lorsqu'ils sont seuls au coin de leur feu et que, creusant de toutes les forces de leur âme ce vieux gouffre représenté par le mot *amour*, ils se figurent ce que ce serait... si c'était possible ».

« Je n'ai été là ni voltairien, ni méphistophélique, ni sadiste. J'étais au contraire très simple. J'y allais de bonne foi, et mon imagination même n'a pas été remuée. J'ai vu des capucins prendre la demi-tasse avec les janissaires et les frères de la terre sainte faire une petite collation dans le jardin des Oliviers. On distribuait des petits verres dans un clos à côté, où il y avait deux de ces messieurs avec trois demoiselles dont (entre parenthèses) on voyait les tétons [...]. À Bethléem, la grotte de la Nativité vaut mieux, les lampes font un bel effet. Ça fait penser aux Rois Mages. Mais en revanche c'est un pays rude et grandiose qui va de niveau avec la Bible. Montagnes, ciel, costumes, tout me semble énorme. Nous sommes revenus hier du Jourdain et de la mer Morte. Pour s'en donner une idée, il faudrait se livrer à un style des plus pompeux, ce qui d'abord m'embêterait, et toi aussi sans doute. Aux bords de la mer Morte, sur un petit îlot de pierres entassées qu'il y a là, j'ai ramassé, tout brûlant de soleil, un gros caillou noir pour toi, pauvre vieux et dans l'eau bleue et tiède, j'en ai pris trois ou quatre autres petits. »

Flaubert, dans la lettre adressée à sa mère le 25 août, ajoute : « On ne dépense pas à la Bible ; ciel, montagnes, tournures des chameaux, vêtements des femmes, tout s'y retrouve. A chaque moment, on en voit devant soi des pages vivantes. Ainsi, si tu veux avoir une bonne idée du monde où je vis, relis la genèse, les Juges, et les Rois ». À Jéricho, ils ont couché dans une forteresse turque avec des soldats faisant leur prière ou fumant la pipe. Dehors, les chacals piaulaient. Le lendemain, ils couchèrent à Saint Saba au milieu des montagnes dans un couvent grec plus fortifié qu'un château fort, de peur des Bédouins. Toute la nuit ils ont entendu et des voix qui chantaient et le tic tac de l'horloge juchée tout en haut du couvent !

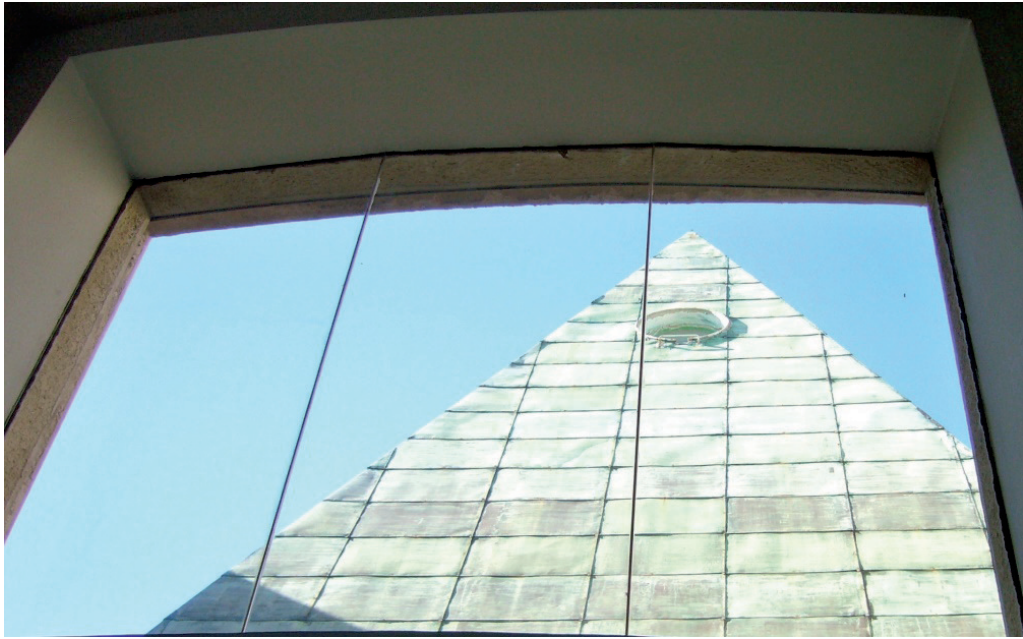
Nous partons d'ici très peu de jours pour Damas, par Nazareth et Tibériade...

« Nous sommes maintenant presque toujours cul sur selle, bottés, éperonnés, armés jusqu'aux dents. Nous allons au pas, puis tout à coup nous lançons nos chevaux à fond de train. Ces bêtes ont des pieds merveilleux. Quand on descend une pente rapide, avant de poser leur sabot quelque part, elles tâtonnent lentement tout à l'entour avec ce mouvement doux et intelligent d'une main d'aveugle, qui va saisir un objet. Puis elles le posent franchement et on part. Nous haltons aux fontaines, nous couchons sous les arbres. Je ne peux pas dormir tant j'ai de puces. Nous avons quatre mulets qui portent des colliers, des sonnettes, ça dure toute la journée, et la nuit, rangés autour de nous, tout en mâchant leur paille. »

À suivre...

Quelques références

1. Flaubert G. Correspondance Tome I. Bibliothèque de la Pléiade, p 651-673.
2. Flaubert G. Correspondance. Le voyage d'Orient. Folio N°3126, p 107-138.
3. Lottman H. Vers l'Orient avec Du Camp. Fayard, p 134-144.
4. André JM. L'analogon, la peinture et la musique. jeanmarieandre.com. Section Nouveautés-Esthétique.
5. André JM. 7. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient. Hegel 2018;8:156-160.



Ce que Flaubert n'aurait jamais imaginé. Yad Vashem. Memorial de la Shoah. ©Anne Debruyne